

Notre Bruxelles oublié

Jean d'Osta

3. Les bonheurs automatiques de la Foire du Midi

Pour tous les Bruxellois, la grande Foire du Midi semble être une institution dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Et pourtant elle est à peine centenaire. Mon grand-père l'appelait d'ailleurs " *la nouvelle foire* ", avec une nuance de mépris.

Sans doute m'a-t-il un jour expliqué pourquoi il l'appelait «nouvelle », mais je ne m'en souviens plus (car je n'avais alors qu'une douzaine d'années et il m'abreuvait d'historiettes de l'ancien temps auxquelles je n'attachais qu'un faible intérêt).

Cependant, en feuilletant un demi-siècle plus tard une collection de journaux bruxellois des années 1880, j'ai retrouvé mainte allusion à la « nouvelle foire » et j'ai appris ainsi qu'en effet le Conseil communal avait décidé de regrouper et transférer au boulevard du Midi, dès juillet 1880, les trois foires qui jusqu'alors se tenaient simultanément à la Grand-Place, à la Place des Martyrs et au Marché-aux-Grains.

Jadis, la grande kermesse n'avait pas lieu au boulevard du Midi, mais à la Grand-Place.



Cette décision avait été fort mal accueillie, non seulement par les cabaretiers et commerçants de ces trois places, mais aussi, semble-t-il, par la population bruxelloise habituée aux kermesses « centrales ». En revanche, les commerçants du boulevard du Midi et ceux du tout nouveau boulevard du Hainaut (alias Maurice Lemonnier) — cette fameuse artère axiale où l'on voulait «encourager la bâtisse » (on dirait aujourd'hui «promouvoir les investissements immobiliers») — voyaient avec jubilation la réussite de la longue campagne qu'ils avaient menée pour «une grande foire au Midi ». En outre, afin d'encourager les forains à installer leurs baraques en ce lieu « excentrique » (c'est-à-dire éloigné du centre), la Ville les avait exonérés de toute redevance et avait alloué à leur association un subside de 20.000 francs-or ! (La Ville s'est amplement rattrapée depuis lors, si l'on en croit les forains d'aujourd'hui, qui paient très cher le moindre emplacement.)

Le principal argument des commerçants et partisans du «Midi », en 1880, soulignait «l'exiguïté de la Grand-Place », où les installations foraines, de plus en plus nombreuses d'année en année, créaient pendant un mois «des encombrements et désordres indescriptibles, bien qu'une partie des forains se fussent déjà résolus depuis des années à s'installer plutôt sur les annexes de la Grande Foire, au Marché-aux-Grains et Place des Martyrs. »

Faut-il rappeler que l'ancienne kermesse de la Grand-Place a des origines religieuses, comme toutes les autres ? Un chroniqueur du XVIII^e siècle, l'abbé Mann, rapporte qu'en l'an de grâce 1529 une épidémie de « suette » (sorte de grippe qui faisait mourir les gens dans des sueurs terribles) fut enrayée grâce aux prières publiques d'une procession monstre où tous les notables, vêtus de bure noire, défilèrent derrière le Saint-Sacrement. Le 13 juillet 1529, fête de sainte Marguerite et du Saint-Sacrement-du-Miracle, une seconde procession eut lieu en signe de gratitude, suivie de réjouissances publiques, d'illuminations, de gaudrioles et de divertissements de tous genres. Et dès lors chaque année les amuseurs publics, les bateleurs et les marchands ambulants s'en donnèrent à cœur joie le jour de la Sainte-Marguerite après la «messe d'église» (kerkmis) : la kermesse était née. Et au cours des



siècles cette tradition profane allait prendre le pas sur la solennité religieuse.

En 1880, la date de la kermesse de Bruxelles fut reportée de la Sainte-Marguerite (13 juillet) au dimanche précédant d'au moins cinq jours les fêtes nationales (utile précision afin que la kermesse et la fête nationale du 21 juillet ne se suivent pas de trop près et que les Bruxellois aient, entre les deux, le temps de reprendre haleine et de dessoûler. (Au siècle dernier, la fête nationale belge donnait encore lieu à de grandes réjouissances et beuveries populaires.)

Voici donc près d'un siècle que la « nouvelle foire » de Bruxelles déroule chaque année ses sortilèges estivaux sur le grand boulevard extérieur. Bien sûr, elle a cessé depuis longtemps d'être nouvelle, puisqu'elle a enchanté l'enfance et coloré les souvenirs de tous les Bruxellois d'aujourd'hui, fussent-ils centenaires.

Cependant, chaque fois elle est nouvelle ; chaque année elle offre de nouvelles attractions, de nouveaux visages, de nouvelles ferveurs et aussi de nouvelles nostalgies. Pour moi, ses néons aveuglants et les stridences modernes de ses formidables haut-parleurs ne m'ont pas encore fait oublier les guirlandes de modestes ampoules rouges et vertes d'autrefois, ni les mélodies simples et tendres des orgues Limonaire. Et les superbes carrousels Opitz n'ont pas entamé ma vieille tendresse pour le meuleke du père Janssens, le dernier près de la Porte de Ninove, sur lequel le gamin que je fus a souvent pu faire un tour gratuit à condition d'avoir « aidé à pousser ».

Image : [Bruxelles Anecdote](#)



Trop neuve peut-être, la foire me déçoit un peu parce que je n'y trouve plus le fameux *Musée Spitzner* qui pendant près d'un demi-siècle montra «aux personnes avides de s'instruire» tous les secrets de l'anatomie des deux sexes, de la grossesse, de l'enfantement, de la chirurgie, y compris une terrible « extraction de la pierre de la vessie » (tout cela grâce à des modelages en cire et des tableaux d'un réalisme impressionnant), ainsi que toutes les horreurs des maladies vénériennes et des « monstruosité de la nature », tel ce double fœtus

véritable de frères siamois, conservé dans un grand bocal d'alcool. D'ordre de police, il fallait avoir dix-huit ans pour pouvoir pénétrer dans ce temple de la sexualité, de l'obstétrique et de la morbidité ; mais je ne sais par quelle astuce je m'y faufilai à dix-sept ans : ce fut la plus forte sensation que la Foire du Midi m'ait jamais prodiguée... Songez qu'il y avait même dans ce Musée Spitzner une femme aux seins tous nus ! En cire, bien sûr, mais tout de même !...



J'ai connu aussi le premier Waterchute, le Whip, le Catterpillar, les Montagnes russes vertigineuses, la véritable Madame Blanche, extra-lucide diplômée de la ville de Thèbes, le « nègre sauvage » Boulouf qui croquait un verre et en dévorait tous les morceaux, la belle Fatma qui faisait la danse du ventre de gala pour le Sultan, le géant Atlas qui chaussait du 58, la frêle et douce Viviane qui par des prises de judo jetait à terre une dizaine d'hercules et de boxeurs, que sais-je encore ?

J'ai assisté aussi, au cours des années, à la lente « automatisation » de cette foire. Même l'astromancienne y est devenue automatique : « Mettez deux pièces de 5 francs dans la fente et vous recevrez votre horoscope infallible ». Bien entendu, toutes les frites, tous les nougats, toutes les smoutebollen, toutes les crèmes glacées, se confectionnent automatiquement et l'on peut aller les digérer automatiquement sur les « skooters », fusées, ouragans, circuits infernaux, « jets » et autres « rockets » suprêmement automatisés.

Et comment ne pas être confondu d'admiration devant les «attractions automatiques du Palais du Bonheur» ? Car on est parvenu à automatiser même le bonheur. Il fallait le faire !



Pourtant, en 1925 déjà, un journal déplorait en ces termes le modernisme excessif de la foire de cette époque :

«Elle n'a pas plus ce caractère simple, rustique et populaire des kermesses de jadis. Elle a suivi l'influence générale du luxe tapageur, du goût pour l'énorme, le colossal. Les carrousels sont devenus aussi vastes, aussi cossus que des palais. Les fritures aux grands portails décorés sont éclatantes comme des Alhambra. L'influence des sports s'affirme également et l'on voit des carrousels d'aéroplanes aussi dangereux que les vrais avions, et des pylônes de toboggans vertigineux comme le pont de Brooklyn... Quant aux orchestrions, ils sont maintenant pareils aux orgues des cathédrales; leurs poitrines de métal lancent aux échos lointains les refrains à la mode et font son-ger à cette énorme machine parlante imaginée par Wells et dont la voix puissante se ferait entendre de toute une cité... Dans la musique de l'orchestron, hallucinante comme un rêve de Breughel hanté de larmes et de démons, passent des cris de suppliciés, des gémissements de foules écrasées sous le char de Jaghernath.,, »

Bigre ! Si les orchestrions de 1925 excitaient avec un tel lyrisme la réprobation de ce journaliste, que devrait-il écrire aujourd'hui, s'il était encore en vie et s'il entendait la cacophonie dix fois plus puissante des innombrables supermégaphones stéréo-électroniques qui se disputent l'audience du boulevard du Midi ! ?

Pour ma part, j'avoue qu'il m'est arrivé une fois, emporté dans cette tempête de décibels, de souhaiter que l'on remette en vigueur le décret du 11 février 1786, par lequel notre empereur Joseph II avait froidement interdit toutes les kermesses,

«pour la moralité des familles, pour l'économie de l'Etat et pour le bonheur du peuple ».



Eh oui, ce despote éclairé voulait le bonheur de son peuple. Automatiquement, par décret. Mais il ne connaissait même pas encore les «attractions automatiques du Palais du Bonheur ».

C'est pourquoi il échoua.

Décidément, mon souhait était impie. Car nous avons besoin de la foire et de sa magie, plus que jamais.

Tout au plus souhaiterais-je que cette magie fasse un vacarme un peu moins agressif.

Jean d'Osta

**Copyright 1977 by Rossel Edition. Tous droits réservés.
Imprimé en Belgique sur les presses de l'Imprimerie Rossel.
Numéro de dépôt légal: D77/1740/30**